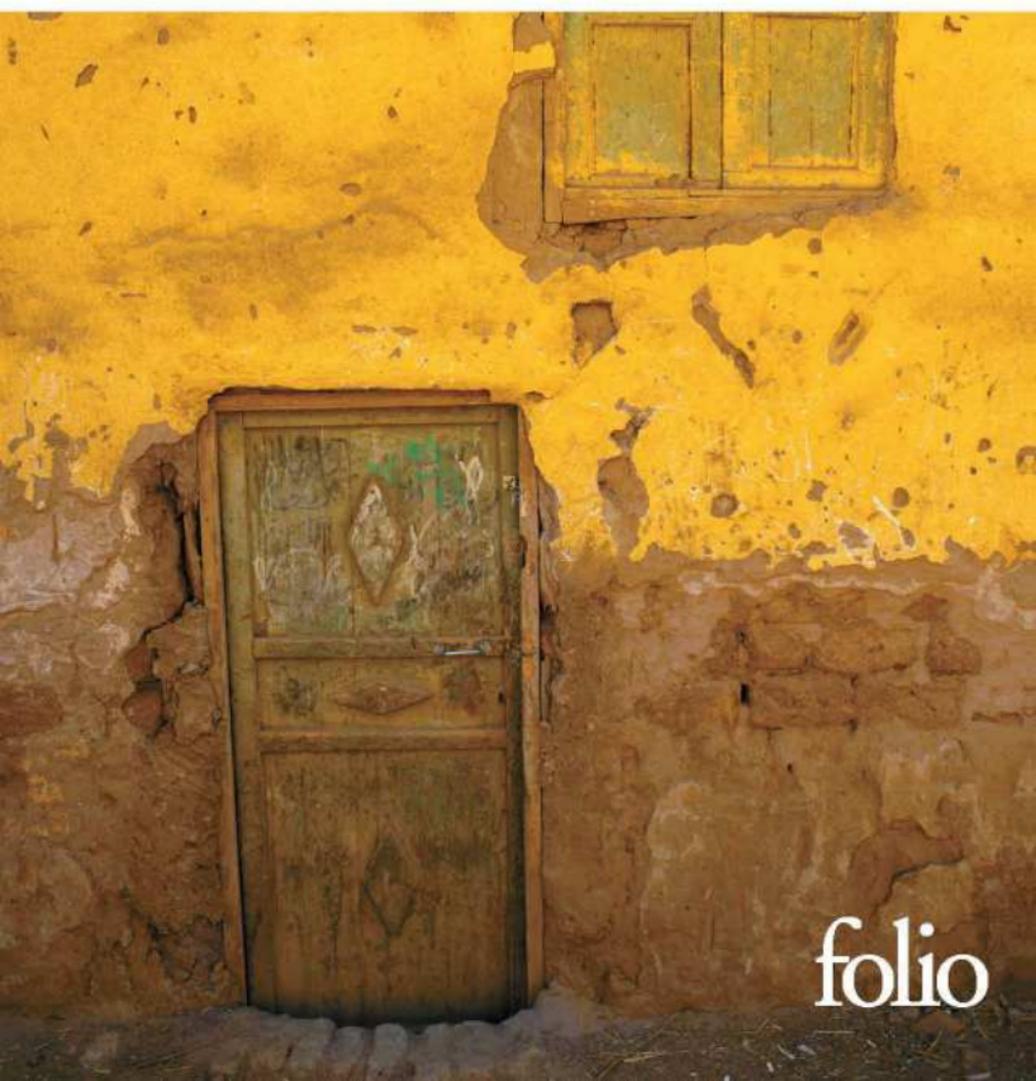


# Bernard du Boucheron

## Salaam la France



folio

COLLECTION FOLIO

Bernard du Boucheron

Salaam  
la France

Gallimard



Bernard du Boucheron est né en 1928 à Paris. Il est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et énarque. Il a fait toute sa carrière dans l'industrie, d'abord dans l'aéronautique pendant vingt ans (directeur commercial de l'Aérospatiale, aujourd'hui EADS), puis pendant treize ans à la Compagnie générale d'électricité, aujourd'hui Alcatel (président de la filiale internationale). Il a dirigé un groupe spécialisé dans le commerce des produits pétroliers et du charbon. Enfin, il a été délégué général de l'entreprise qui devait créer un train à grande vitesse entre les trois principales villes du Texas (Texas High Speed Rail Corporation) de 1991 à 1994. Son premier roman, *Court Serpent*, a été récompensé par le Grand Prix du roman de l'Académie française en 2004.



# LA REMONTRANCE



# 1

Le malaise commença dès l'ouverture de la porte sur une odeur évoquant l'arrivée en un lieu de vacances lointaines, air marin et kérosène. Ils nous attendaient, alignés au pied de l'échelle, une dizaine de jeunes hommes en noir, chemise blanche et cravate sombre, tout sourire sous les cheveux fouettés par le vent.

Je ne reconnaissais rien. Quand j'avais fui vingt ans auparavant, l'aéroport n'était qu'une piste et quelques baraquements. C'était devenu une construction moderne, avec cet air décrépit avant d'être tout à fait achevé qu'avaient alors les choses qu'on allait apprendre ou acheter à Moscou.

Il y eut des discours. Nous étions les bienvenus. Ceux d'entre nous qui ne connaissaient pas encore l'Algérie nouvelle seraient heureusement surpris. Lacunes et imperfections n'étaient que les maladies de jeunesse d'une liberté qui léchait encore les plaies de la colonisation.

Nous étions logés au Saint-Michel, emblème et orgueil de la ville d'*avant*. Mes missions entre

les deuxième et quart mondes me préparaient au pire, mais j'avais vu pire. Certes, le personnel arborait la mine ennuyée, au bord de l'exaspération, de ceux qu'on oblige à travailler pendant leurs heures de travail, mais la robinetterie, d'aspect luxueux, ne fuyait pas et livrait de l'eau chaude lorsqu'on tournait dans le sens approprié le robinet marqué d'un C par un bouchon de porcelaine. Je cherchai en vain les écailles au plafond de la salle de bains et les éclats de plâtre dans la baignoire. Le téléphone fonctionnait lorsque j'appelai le service d'étage pour demander une bouteille d'eau minérale — je ne me rappelais pas les noms, mais il y en avait d'excellentes —, une bouteille d'eau minérale froide et bouchée.

« Une Mouzaïa, peut-être ?

— Oui, très bien. » Mouzaïa, bien sûr, la meilleure.

« C'est une des choses que nous avons gardées de votre temps, me dit l'homme. Petites bulles ou grosses bulles ? »

Il y avait donc le choix. *Ils* savaient mieux que nous « renforcer l'eau avec son propre gaz naturel » en modulant les bulles.

La bouteille arriva froide et bouchée, je signai et le garçon sortit, blanc, calme et impénétrable, sans prendre cet air d'attente insouciant qui quémande le pourboire, que je me sentis, de ce fait, obligé de lui donner.

J'avais accepté de me joindre à un voyage d'information collectif organisé par les autorités algériennes avec les institutions patronales fran-

çaises. Non que je reconnaisse la moindre utilité à ces événements, où, plutôt que de l'information, on échange des compliments contre des mensonges. Mais on y rencontre parfois des gens que leur compétence ou leur ridicule rend intéressants, des amitiés improbables s'y nouent, et on a l'occasion d'apercevoir ou de deviner ce que le pays hôte tient à cacher. S'ajoutait pour moi la curiosité mélancolique de voir ce qu'étaient devenus ces lieux charmants et tragiques.

Je rêvassais en ôtant ma cravate à ce que j'allais découvrir, et aux réactions de mes compagnons, lorsque j'aperçus, à mes pieds, les petites taches brunes qui couraient en tous sens sous le double lavabo.

« Allô ! femme de chambre ? »

Le téléphone fonctionnait toujours.

« Il y a des cafards dans la salle de bains.

— Monsieur, ce n'est pas possible.

— Vous avez raison. Ce n'est pas possible, mais le fait est là.

— C'est une chose qui ne peut pas se produire dans notre établissement.

— Je suis d'accord avec vous, dis-je, mais, de tous mes voyages, c'est la première fois qu'un hôtel me traite de menteur.

— L'hygiène ne relève pas de ce département.

— Ah ! De quel département... ?

— Essayez Hygiène et Sécurité, le 19.

— Et si... ?

— Bonsoir, monsieur. » Clic.

« Allô, Hygiène... ?

— Et Sécurité, oui.

— J'ai des cafards.

— J'envoie quelqu'un tout de suite. »

J'attendis, en regardant le journal télévisé où l'on chantait les louanges du président non sans vanter les *réalisations*.

Toujours pas de commando anticafards quand arriva l'heure de m'habiller pour le dîner d'accueil chez l'ambassadeur. Dans un souci inhabituel de décorum le smoking était de rigueur. J'avais réussi mon nœud de cravate après deux échecs sans voir arriver le commando.

« Allô. Je voudrais dire un mot au directeur.

— M. le directeur est absent.

— Je veux lui parler quand même.

— Puisqu'il est absent...

— Je veux l'entretenir d'une plainte sérieuse. Sinon j'en parlerai ce soir au grand dîner chez M. l'Ambassadeur de France. »

Le directeur ne parut impressionné ni par ma qualité d'expert invité du gouvernement, ni par ma tenue, qui annonçait un dîner officiel.

« Vous insultez l'Algérie indépendante, me dit-il.

— On n'insulte pas un grand pays en disant la vérité. Changez-moi de chambre pendant que je dîne chez M. l'Ambassadeur.

— Pas avant d'avoir constaté les parasites.

— Je vous autorise à y aller sans moi.

— Je n'ai pas besoin de votre permission.

— Ah ! j'oubliais les privilèges de la police.

— Vous insultez le FLN. »

Il mélangeait tout.

« Le FLN n'est pas la police et j'espère que ce n'est pas la police qui gère le Saint-Michel. »

Le ton montait.

« Donnez-moi une chambre dans l'aile rénovée.

— L'aile yougoslave ou l'aile finlandaise ? »

L'homme s'avouait vaincu après cette passe d'armes.

« Finlandaise. »

Le dîner fut un modèle d'hospitalité diplomatique. J'avais apparemment fait l'objet d'une sélection, car la délégation n'y figurait pas dans son entier. Mon rang était pourtant modeste parmi les industriels lourds et les présidents de sociétés de négoce colonial reconverties dans le tropical coopératif qui siégeaient autour de la table. La suite me fit comprendre le motif de ma présence. J'étais un des rares témoins d'avant, et on voulait me faire mettre mon grain de sel dans les comparaisons entre l'avant et l'après.

Comme la plupart de ceux de ses collègues que j'avais rencontrés, l'ambassadeur n'écoutait pas les réponses aux questions qu'il n'avait posées que pour se donner le temps de préparer les suivantes : la conversation parcourait un chemin bien balisé. Chacun était invité à décrire sa position dans le pays, les obstacles qui s'opposaient à son renforcement, les mesures correctrices. Ce fut un concours de jérémiades, saisissantes par leurs deux caractéristiques principales. D'abord, sans que les orateurs en paraissent conscients,

les obstacles à une meilleure pénétration locale étaient étonnamment semblables à ceux qu'ils rencontraient en France, bureaucratie comateuse, humeur folâtre des sous-traitants, corruption et lenteurs de paiements des clients, rigidité de la législation du travail. Quant aux banques, elles étaient timides comme des lièvres et ne prêtaient qu'à l'État. Venaient ensuite les mesures de soutien qu'on sollicitait, aussi utopiques les unes que les autres : subventions et crédits à taux allégés, qu'il fallait faire avaler aux chiens de garde de Bruxelles ; pressions politiques en vue d'obtenir des affaires en contrepartie de nos achats de gaz ; menaces de nous approvisionner ailleurs, en Union soviétique ou en Norvège...

L'ambassadeur balaya de quelques phrases les demandes impossibles. L'Allemagne était en train de nous supplanter dans nos positions historiques, sans aucune aide à ses exportateurs, ni démarches politiques, et malgré le handicap d'un Deutsche Mark surévalué. C'était une question de savoir-faire : qualité, innovation, entregent commercial. Nous savions mal fabriquer et pas du tout vendre. Nous devons faire notre examen de conscience, sans excuses ni complaisance. C'est tout juste si, emporté par son élan, l'ambassadeur se retint d'évoquer le génie militaire de l'Allemagne comme avant-coureur de sa puissance économique.

Puis arriva la mise en garde que j'avais vue venir. Pour réussir, il fallait avant tout se garder du moindre néocolonialisme. Les Algériens avaient sur ce chapitre les nerfs à fleur de peau.

On les comprenait : ils devaient régler avec nous un contentieux moral de près d'un siècle et demi. Afin d'échapper aux reproches d'arrogance, nous devions être prêts à sacrifier jusqu'aux intérêts les plus légitimes.

« Monsieur l'Ambassadeur, s'il vous plaît. »

L'interpellateur se leva, au mépris des convenances, après avoir en vain fait signe du doigt comme un écolier qui veut sortir.

L'ambassadeur fit sèchement comprendre qu'il n'aimait pas être interrompu.

« Présentez-vous, monsieur, dit-il après un regard sur son plan de table.

— Je suis ferblantier. Je m'appelle Jean-Jacques Carnaud, président de Carnaud et Associés. J'ai une usine d'emboutissage à Bou Djellal. C'est un établissement qui marchait mal quand il appartenait aux Wendel, et qui marche bien depuis que je le leur ai acheté. J'ai hésité à prendre la parole mais je le fais sur les instances de mes collègues. Devons-nous comprendre qu'il nous faut accepter de travailler à perte pour nous faire pardonner la conquête, la casquette du Père Bugeaud, Abd el-Kader et le tremblement ? »

J'étais placé assez près de l'ambassadeur pour l'entendre répliquer entre ses dents : « Tremblement est le mot », avant que la table fût envahie par un brouhaha peu diplomatique.

Mais c'est le nom de Bou Djellal qui me fit trembler.

La chambre finlandaise était sans reproche : teck, inox, meubles design, télévision aérodyna-

mique, que j'allumai sur des danses mauresques suivies de nouveaux éloges sur les *réalisations*. Pas de cafards.

Le lendemain fut consacré aux hors-d'œuvre. Je m'assis à côté de Jean-Jacques Carnaud dans l'autocar qui nous conduisait au Centre de conférences.

« J'ai admiré votre culot hier soir », dis-je.

Carnaud se rebiffa.

« Culot ! Je n'ai dit que la vérité. Les ambassadeurs oublient qu'ils ne sont pas au service du pays où ils représentent la France.

— Disons "courage", alors, fis-je pour calmer le jeu.

— Que diront-ils le jour où des Français seront massacrés dans un attentat ?

— Ils diront que ces Français ont été imprudents de rester. »

Ce serait l'évidence même, comme le démontrerait la mort des imprudents. Ma réponse, ou plutôt celle que je prêtais à un futur ambassadeur, était donc absurde. Carnaud s'échauffa.

« Et c'est avec des raisonnements pareils qu'on nous encourage à investir dans ce maudit pays !

— Pas si fort, dis-je. Regardez derrière. »

Derrière nous, un gentleman à lunettes, l'air bonhomme, n'en perdait pas une miette.

« Je sue sang et eau, poursuivit Carnaud, pour leur fabriquer de la ferblanterie bien soudée et bien sertie qui ne s'ouvre pas au bout de quelques mois. Ils ont essayé tout seuls en utilisant leurs propres forces, comme ils disent. Ça n'a pas fonctionné, les boîtes fuyaient, tout pourrissait

dedans. Naturellement, ils ont prétendu que c'était la faute de l'ingénieur-conseil bulgare. Alors je suis arrivé, et ils ont de quoi mettre leurs conserves de merde dans des boîtes qui tiennent. Et il faudrait que je leur en fasse cadeau à cause d'Abd el-Kader !

— Si vous continuez à crier, ils vous feront payer cher cent trente-deux ans de coups de pied au cul.

— Ils ne pourront plus faire de conserves.

— Ils mangeront frais », dis-je.

Le car s'arrêta près de l'ancienne mosquée hanéfite, dans le quartier de la Pêcherie. Je reconnus l'endroit bien qu'il fût défiguré par la hideuse architecture moderne du Centre de conférences. Je venais autrefois y manger du poisson dans un ou deux excellents restaurants.

« Et vous, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je ne suis pas industriel, ce qui me permet de prendre l'air désintéressé, répondis-je. Je ne vends rien. Je suis le chef et seul membre de la délégation trachome.

— Délégation trachome ?

— À côté de ma pratique de médecin je me suis fait une spécialité du trachome. On m'appelle souvent dans les pays affectés.

— Je croyais que le trachome avait disparu d'ici.

— Pensez-vous ! Il reste quantité de foyers résistants. Comme pour vos boîtes de fer-blanc, ils ont voulu traiter le problème avec leurs propres forces. Mais le trachome s'est entêté. Ils sont fiers

et m'ont fait venir en me noyant dans votre mission. Je suivrai des travaux parallèles en faisant semblant d'être des vôtres.

— C'est idiot, dit Carnaud. Une maladie de pays chaud n'est pas une honte.

— Vous ne comprenez pas. Le malheur de ces gens est d'avoir honte de leurs malheurs.

— Alors je ne vous verrai pas à Bou Djellal ?

— Comment ça, à Bou Djellal ?

— Lisez le programme. Je dois faire visiter mes ateliers en inaugurant une extension.

— J'y serai. Je ne raterais ça pour rien au monde. Ce sera un alibi parfait. D'ailleurs il y a du trachome à Bou Djellal. »

L'orateur algérien préposé à la bienvenue n'avait pas l'allure de l'emploi. Il cachait le bas de son visage sous une barbe roussâtre, et parlait un français parfait avec une pointe d'accent campagnard. Il relaya l'ambassadeur dans la distribution des mauvais points, en plus énergique.

« Je suis le sheikh Abderrahmane Gorjut, secrétaire d'État aux Relations continentales. C'est ainsi que nous désignons, pour ne rouvrir aucune blessure, nos rapports avec la France, hors la sphère proprement politique, qui relève de M. le Ministre des Affaires extérieures. Pour ma part, je suis directement rattaché à la Présidence. Je reviens un instant sur mon nom. J'ai dit Abderrahmane Gorjut, à la mode française, par courtoisie, mais il n'y a pas ici de prénoms qui distinguent entre eux les membres d'une famille pourvus du même patronyme. Notre système se réfère aux tribus et aux lieux d'origine. Mes proches m'appellent Gorjut Abderrahmane. Vous voudrez bien, pour faciliter notre dialogue, poser vos questions

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

COURT SERPENT, 2004. Grand Prix du roman de l'Académie française (Folio n° 4327)

COUP-DE-FOUET, 2006 (Folio n° 4506)

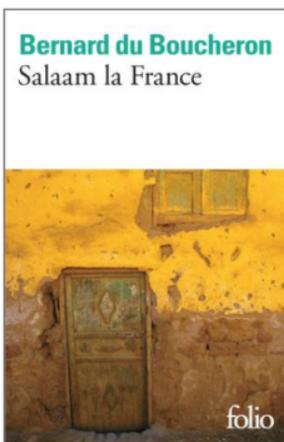
CHIEN DES OS, 2007 (Folio n° 4749)

VUE MER, 2009

SALAAM LA FRANCE, 2010 (Folio n° 5337)

### *Aux Éditions Gallimard Jeunesse*

UN ROI, UNE PRINCESSE ET UNE PIEUVRE, 2005.  
Bourse Goncourt Jeunesse 2006



# Salaam la France

## Bernard du Boucheron

Cette édition électronique du livre  
*Salaam la France* de Bernard du Boucheron  
a été réalisée le 19 janvier 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070445295 - Numéro d'édition : 237363).

Code Sodis : N51260 - ISBN : 9782072460951  
Numéro d'édition : 237827.